



Le Saint-Siège

MESSE CHRISMALE

HOMÉLIE DU PAPE FRANÇOIS

Basilique vaticane

Jeudi 2 avril 2015

[Multimédia]

«Ma main sera pour toujours avec lui, mon bras fortifiera son courage » (*Ps* 88, 22). C'est ainsi que pense le Seigneur quand il dit en lui-même: « J'ai trouvé David mon serviteur, je l'ai sacré avec mon huile sainte » (v.21). C'est ainsi que pense notre Père chaque fois qu'il « trouve » un prêtre. Et il ajoute encore : « Mon amour et ma fidélité sont avec lui, il me dira : tu es mon Père mon Dieu, mon roc et mon salut » (vv. 25.27).

Il est très beau d'entrer, avec le psalmiste, dans ce monologue de notre Dieu. Il parle de nous, ses prêtres, ses curés ; mais en réalité ce n'est pas un monologue, il ne parle pas seul : c'est le Père qui dit à Jésus : « Tes amis, ceux qui t'aiment, pourront me dire de manière spéciale : tu es mon Père » (cf. *Gn* 14, 21). Et si le Seigneur pense et se préoccupe tant de la manière dont il pourra nous aider, c'est parce qu'il sait que la charge d'oindre le peuple fidèle n'est pas facile, elle est dure ; elle nous conduit à la fatigue et à la lassitude. Nous en faisons l'expérience de multiples manières : de la fatigue habituelle du travail apostolique quotidien, à celle de la maladie et de la mort, y compris dans le fait de se consumer dans le martyre.

La fatigue des prêtres ! Savez-vous combien de fois je pense à cela : à la fatigue de vous tous ? J'y pense beaucoup et je prie souvent, surtout quand moi aussi je suis fatigué. Je prie pour vous qui travaillez au milieu du peuple fidèle de Dieu qui vous a été confié, et, pour beaucoup, en des lieux très abandonnés et dangereux. Notre fatigue, chers prêtres, est comme l'encens qui monte silencieusement vers le ciel (cf. *Ps* 140, 2 ; *Ap* 8, 3-4). Notre fatigue va droit au cœur du Père.

Soyez sûrs que la Vierge Marie se rend compte de cette fatigue, et la fait remarquer tout de suite

au Seigneur. Comme Mère, elle sait comprendre quand ses fils sont fatigués et elle ne pense à rien d'autre. Elle nous dira toujours, lorsque nous venons à elle : « Bienvenue ! repose-toi, fils. Après nous parlerons... Ne suis-je pas là, moi qui suis ta Mère ? (cf. *Evangelii gaudium*, n. 286). Et elle dira à son Fils, comme à Cana : « Ils n'ont plus de vin » (Jn 2, 3).

Il arrive aussi que, lorsque nous ressentons le poids du travail pastoral, nous ayons la tentation de nous reposer de n'importe quelle manière, comme si le repos n'était pas une chose de Dieu. Ne tombons pas dans cette tentation. Notre fatigue est précieuse aux yeux de Jésus, qui nous accueille et nous fait relever : « Venez à moi vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, moi je vous procurerai le repos » (cf. Mt 11, 28). Quand quelqu'un sait que, mort de fatigue, il peut se prosterner en adoration et dire : « Ça suffit pour aujourd'hui, Seigneur », et se rendre devant le Père, il sait aussi qu'il ne s'effondre pas, mais qu'il se renouvelle, parce que celui qui a oint le peuple fidèle de Dieu de l'huile d'allégresse, le Seigneur l'oint également : « Il met le diadème sur sa tête au lieu de la cendre, l'huile d'allégresse au lieu des larmes, le chant au lieu d'un esprit abattu » (cf. Is 61, 3).

Ayons bien présent à l'esprit qu'une clé de la fécondité sacerdotale se trouve dans la manière dont nous nous reposons, dont nous sentons que le Seigneur s'occupe de notre fatigue. Comme il est difficile d'apprendre à se reposer ! Là se joue notre confiance, et aussi le souvenir que nous aussi nous sommes des brebis et nous avons besoin du pasteur, qui nous aide. Quelques questions à ce sujet peuvent nous aider.

Est-ce que je sais me reposer en recevant l'amour, la gratuité et toute l'affection que me donne le peuple fidèle de Dieu ? Ou bien, après le travail pastoral est-ce que je cherche des repos plus raffinés, non pas ceux des pauvres, mais ceux qu'offrent la société de consommation ? L'Esprit Saint est-il vraiment pour moi « repos dans la fatigue », ou seulement celui qui me fait travailler ? Est-ce que je sais demander l'aide de quelque prêtre sage ? Est-ce que je sais me reposer de moi-même, de mon auto-exigence, de mon autosatisfaction, de mon autoréférence ? Est-ce que je sais converser avec Jésus, avec le Père, avec la Vierge et Saint Joseph, avec mes saints amis protecteurs pour me reposer dans *leurs* exigences – qui sont douces et légères –, dans la satisfaction d'être avec eux – eux, ils aiment rester en ma compagnie –, et dans *leurs* intérêts et *leurs* références – seule les intéresse la plus grande gloire de Dieu – ... ? Est-ce que je sais me reposer de mes ennemis sous la protection du Seigneur ? Est-ce que j'argumente et conspire en moi-même, ressassant plusieurs fois ma défense, ou est-ce que je me confie à l'Esprit Saint qui m'enseigne ce que je dois dire en toute occasion ? Est-ce que je me préoccupe et me tourmente excessivement ou, comme Paul, est-ce que je trouve le repos en disant : « Je sais en qui j'ai mis ma foi » (2 Tm 1, 12) ?

Revoyons un moment, brièvement, les engagements des prêtres, qu'aujourd'hui la liturgie nous proclame : porter aux pauvres la Bonne Nouvelle, annoncer la libération aux prisonniers et la guérison aux aveugles, donner la liberté aux opprimés et proclamer l'année de grâce du Seigneur.

Isaïe dit aussi soigner ceux qui ont le cœur brisé et consoler les affligés.

Ce ne sont pas des tâches faciles, ce ne sont pas des tâches extérieures, comme le sont par exemple les activités manuelles – construire une nouvelle salle paroissiale, ou tracer les lignes d'un terrain de football pour les jeunes du patronage... ; les tâches mentionnées par Jésus engagent notre capacité de compassion, ce sont des tâches dans lesquelles le cœur est « mû » et ému. Nous nous réjouissons avec les fiancés qui se marient, nous rions avec l'enfant qu'ils font baptiser ; nous accompagnons les jeunes qui se préparent au mariage et à la famille ; nous nous affligeons avec celui qui reçoit l'onction sur un lit d'hôpital ; nous pleurons avec ceux qui enterrent une personne chère... Tant d'émotions... Si nous avons le cœur ouvert, cette émotion et tant d'affection fatiguent le cœur du pasteur. Pour nous, prêtres, les histoires de nos gens ne sont pas un bulletin d'information : nous connaissons nos gens, nous pouvons deviner ce qui se passe dans leur cœur ; et le nôtre, en souffrant avec eux, s'effiloche, se défait en mille morceaux, il est bouleversé et semble même mangé par les gens : prenez et mangez. C'est la parole que le prêtre de Jésus chuchote constamment quand il prend soin de son peuple fidèle : prenez et mangez, prenez et buvez... Et ainsi notre vie sacerdotale se donne dans le service, dans la proximité du peuple de Dieu... qui toujours, toujours fatigue.

Je voudrais maintenant partager avec vous quelques autres fatigues sur lesquelles j'ai médité.

Il y a celle que nous pouvons appeler « la fatigue des gens, la fatigue des foules » : pour le Seigneur, comme pour nous, elle était épuisante – l'Évangile le dit –, mais c'est une bonne fatigue, une fatigue pleine de fruits et de joie. Les gens qui le suivaient, les familles qui lui portaient leurs enfants pour qu'il les bénisse, ceux qui avaient été guéris, qui venaient avec leurs amis, les jeunes qui s'enthousiasmaient pour le Rabbi..., ne lui laissaient même pas le temps de manger. Mais le Seigneur ne se fatiguait pas de rester avec les gens. Au contraire : il semble que cela le remontait. (cf. *Evangellii gaudium, n. 11*). Cette fatigue au milieu de notre activité est, en général, une grâce qui est à portée de main de nous tous, prêtres (cf. *ibid., n. 279*). C'est vraiment une belle chose : les gens aiment, désirent et ont besoin de leurs pasteurs ! Le peuple fidèle ne nous laisse pas sans occupation directe, sauf si on se cache dans un bureau ou si on part en ville avec des verres teintés. Et cette fatigue est bonne, c'est une fatigue saine. C'est la fatigue du prêtre avec l'odeur de ses brebis..., mais avec le sourire de papa qui contemple ses enfants et ses petits enfants. Rien à voir avec ceux qui sentent des parfums chers et qui te regardent de loin et de haut (cf. *ibid., n. 97*). Nous sommes les amis de l'Époux, c'est là notre joie. Si Jésus fait paître le troupeau au milieu de nous, nous ne pouvons pas être des pasteurs au visage acide, qui se lamentent, ni, ce qui est pire, des pasteurs qui s'ennuient. Odeur des brebis et sourire de pères... Oui, très fatigués, mais avec la joie de celui qui écoute son Seigneur qui dit : « Venez les bénis de mon Père » (Mt 25, 34).

Il y a aussi la fatigue que nous pouvons appeler « la fatigue des ennemis ». Le démon et ses adeptes ne dorment pas ; et comme leurs oreilles ne supportent pas la Parole de Dieu, ils

travaillent inlassablement pour la faire taire ou la troubler. Ici la fatigue de les affronter est plus dure. Non seulement il s'agit de faire le bien, avec toute la peine que cela comporte, mais il faut aussi défendre le troupeau et se défendre soi-même du mal (cf. *Evangelii gaudium*, n. 83). Le malin est plus astucieux que nous, et il est capable de démolir en un moment ce que nous avons construit avec patience durant beaucoup de temps. Il est nécessaire ici de demander la grâce d'apprendre à neutraliser – c'est une habitude importante : apprendre à neutraliser -: neutraliser le mal, ne pas arracher l'ivraie, ne pas prétendre défendre comme des surhommes ce que seul le Seigneur doit défendre. Tout cela aide à ne pas baisser les bras devant l'épaisseur de l'iniquité, devant la dérision des méchants. La parole du Seigneur pour ces situations de fatigue est : « Ayez courage, j'ai vaincu le monde ! » (Jn 16, 33). Et cette parole nous donnera de la force.

Et une dernière – dernière pour que cette homélie ne vous fatigue pas trop – il y a aussi « la fatigue de soi-même » (cf. *Evangelii gaudium*, n. 277). C'est peut-être la plus dangereuse. Parce que les deux autres proviennent du fait d'être exposé, de sortir de nous même pour oindre et nous donner quelque chose à faire (nous sommes ceux qui prenons soin). En revanche, cette fatigue est plus autoréférentielle : c'est la déception de soi-même, mais pas regardée en face, avec la sérénité joyeuse de celui qui se découvre pécheur et qui a besoin de pardon, d'aide : celui-là demande de l'aide et va de l'avant. Il s'agit de la fatigue qui porte à « vouloir et ne pas vouloir », le fait de tout risquer et ensuite de regretter l'ail et les oignons d'Égypte, de jouer avec l'illusion d'être autre chose. J'aime appeler cette fatigue « minauder avec la mondanité spirituelle ». Et quand on reste seul, on s'aperçoit que beaucoup de secteurs de la vie ont été imprégnés de cette mondanité, et on a même l'impression qu'aucun bain ne peut la nettoyer. Il peut y avoir là pour nous une mauvaise fatigue. La parole de l'Apocalypse nous indique la cause de cette fatigue : « Tu ne manques pas de persévérance, et tu as tant supporté pour mon nom, sans ménager ta peine. Mais j'ai contre toi que ton premier amour, tu l'as abandonné » (2, 3-4). Seul l'amour donne du repos. Celui qui ne s'aime pas se fatigue mal, et à la longue, se fatigue plus mal.

L'image la plus profonde et mystérieuse de la manière dont le Seigneur s'occupe de notre fatigue pastorale est celle de celui qui « ayant aimé les siens..., les aima jusqu'à la fin » (Jn 13, 1) : la scène du lavement des pieds. J'aime la contempler comme *lavement de la sequela*. Le Seigneur purifie la *sequela* elle-même, il s'implique avec nous (*Evangelii gaudium*, n. 24), il se charge le premier de nettoyer toute tache, ce smog mondain et onctueux qui s'est collé durant le chemin que nous avons fait en son Nom.

Nous savons que l'on peut voir dans les pieds comment va tout notre corps. Dans la manière de suivre le Seigneur se manifeste comment va notre cœur. Les plaies des pieds, les déboitements et la fatigue sont des signes de la manière dont nous l'avons suivi, de ces routes que nous avons faites pour chercher ses brebis perdues, en essayant de conduire le troupeau vers les verts pâturages et les eaux tranquilles (cf. *ibid.*, n. 270). Le Seigneur nous lave et nous purifie de tout ce qui s'est accumulé sous nos pieds pour le suivre. Et c'est sacré. Il ne permet pas qu'ils restent sales. Il les embrasse comme des blessures de guerre, de sorte que la saleté du travail, c'est lui

qui la nettoie.

La *sequela* de Jésus est lavée par le Seigneur lui-même pour que nous nous sentions en droit d'être « joyeux », « remplis », « sans peur ni faute » et pour que nous ayons ainsi le courage de sortir et d'aller « jusqu'aux extrémités du monde, vers toutes les périphéries », porter cette bonne nouvelle aux plus abandonnés, sachant qu' « il est avec nous, tous les jours jusqu'à la fin du monde ». Et s'il vous plaît, demandons la grâce d'apprendre à être fatigués, mais bien fatigués !